Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1920)
Heft: 37

Artikel: Étude critique : quelques ouvrages philosophiques récents
Autor: Reymond, Arnold
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380029

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES OUVRAGES PHILOSOPHIQUES RÉCENTS. (1)

Métaphysique et théorie de la connaissance.

Signalons tout d'abord dans ce domaine l'œuvre de M. Louis Rougier. Celui-ci qui s'est fait déjà connaître par plusieurs articles remarquables (Revue de Métaphysique et de Morale ; Revue philosophique) vient de publier coup sur coup trois livres d'un grand intérêt : *La matérialisation de l'énergie* (Gauthier-Villars 1919) ; *La philosophie géométrique d'Henri Poincaré* (Alcan, 1920) et *Les paralogismes du rationalisme* (Alcan, 1920).

Le premier de ces ouvrages est un exposé clair et solide, historique et critique à la fois, des problèmes que soulève le principe de relativité ; il intéresse autant le philosophe que les physiciens de profession. M. Rougier ne se borne pas en effet à discuter du point de vue scientifique les bouleversements que le principe de relativité opère dans les théories de la physique ; il montre que la répercussion de ce principe n'est pas moins grande sur les problèmes métaphysiques. La relativité, introduite par Einstein, permet tout d'abord de faire tomber l'opposition intolérable que les métaphysiciens des siècles passés établissaient entre l'énergie et la matière. L'énergie en effet se comporte comme la matière ; elle est inerte, pesante et possède une structure. A cela s'ajoutent d'autres conséquences d'une importance capitale : relativité complète du temps et de l'espace, non-existence d'un vide infini, impossibilité de distinguer entre les phénomènes dits réels et les phénomènes dits apparents, etc.

Il est inutile d'insister sur l'intérêt que présentent les thèses adoptées par M. Rougier. Nous hésitons pour notre part à les accepter sans réserve, car si elles résolvent certains problèmes, elles en font surgir d'autres non moins redoutables. En particulier la relativité absolue du emps, l'abolition de toute distinction entre le réel et l'apparent nous

(1) Il s'agit presque uniquement des ouvrages qui ont été envoyés au Bureau de la Revue pour y être analysés.

paraissent compromettre gravement l'objectivité du réel, postulée par les lois physiques.

L'ouvrage intitulé : *La philosophie géométrique d'Henri Poincaré* n'est pas moins utile que le précédent, par l'étendue et la sûreté de ses informations.

Dans la première partie M. Rougier initie le lecteur à la logique des théories formelles, à l'étude géométrique des métriques non-euclidiennes et à la théorie des groupes de transformation. Il rend ainsi un service précieux à la philosophie des sciences en exposant d'une façon claire et systématique les connaissances techniques qui sont indispensables à l'étude du problème de l'espace et qui se trouvaient jusqu'à maintenant éparses dans des traités volumineux et d'un accès difficile.

Puis dans une deuxième partie M. Rougier, s'inspirant de l'œuvre de Poincaré, cherche à jeter les bases d'une logique de la convention et il aboutit aux conclusions suivantes :

Une convention est une énonciation qui ne peut être vraie ou fausse, mais qui peut être simplement plus ou moins commode. Elle est un acte décisoire de l'esprit, qui se propose non à l'acquiescement de notre entendement, mais à l'adhésion de notre volonté, toujours libre de l'accepter ou de le refuser. Cela étant, on peut distinguer : 1. les conventions de langage (définitions nominales) chargées de régler l'usage des termes employés dans le discours. — 2. les conventions instrumentales (choix d'une technique, pour mesurer l'espace par exemple). — 3. les conventions d'interprétation, par lesquelles on fait correspondre tel ou tel objet aux symboles non encore définis d'une théorie déductive.

Les conventions possèdent en outre une modalité tout comme les propositions. Il en est de gratuites, de facultatives et de nécessaires.

Ces quelques lignes suffisent à montrer tout l'intérêt qu'excite le livre de M. Rougier, guide aussi pénétrant qu'original dans une question hérissée de difficultés.

En parlant toutefois de conventions « nécessaires » M. Rougier nous paraît étendre arbitrairement le domaine et le sens du mot convention. C'est par un abus du langage, nous semble-t-il, que l'on peut, par exemple, considérer le principe de contradiction comme accepté conventionnellement par l'esprit. Ce principe en effet ne règle pas seulement l'intelligibilité du discours, comme l'affirme M. Rougier. Il règle aussi l'intelligibilité de la pensée elle-même. En rejeter dès lors la juridiction formelle, c'est rendre inconcevable l'acte grâce auquel l'esprit prend conscience de lui-même et de ses rapports avec l'univers. Hegel lui-même le reconnaît puisqu'à ses yeux la pensée existe dans la mesure où elle recherche invinciblement une synthèse entre la thèse et l'antithèse qui s'opposent contradictoirement. Cela étant, il paraît bien difficile de déclarer que le principe de contradiction puisse être librement accepté ou rejeté en vertu d'une convention, car toute convention implique la

possibilité d'un choix et ici le choix est inconcevable puisque l'esprit ne pourrait le faire qu'en se soustrayant aux conditions même de son activité.

Les paralogismes du rationalisme sont l'illustration dans le domaine de la métaphysique de cette logique de la convention que nous venons d'analyser.

D'après M. Rougier le rationalisme caractérise toute doctrine qui admet les deux thèses que voici :

1° A côté des vérités empiriques, qui sont particulières, revisibles et contingentes, il existe des vérités à priori qui sont universelles, éternelles, inconditionnellement nécessaires et qui subsistent indépendamment des conventions de notre esprit et des données de l'expérience, soit dans un monde séparé (monde intelligible) soit dans l'intellect divin.

2° Ces vérités sont appréhendées par une faculté, distincte de la perception sensible et de l'entendement discursif, à savoir la raison. Celle-ci est une, identique dans le temps et dans l'espace, naturellement égale chez tous les hommes, parce qu'étant spécifique de l'espèce humaine elle n'est pas, comme telle, susceptible de plus ou de moins.

Le rationalisme ainsi entendu a revêtu diverses formes au cours des siècles depuis le platonisme jusqu'au néo-hégélianisme et au cantorisme de notre époque.

Pour en faire la critique, M. Rougier commence par soumettre à une investigation critique et historique, aussi profonde que perspicace, les arguments classiques invoqués pour établir l'existence des vérités inconditionnellement nécessaires. L'argument ontologique en particulier est l'objet d'une discussion serrée qui prend pour base la théologie scolastique et les métaphysiques substantialistes des Descartes, des Spinoza et des Leibniz.

M. Rougier étudie ensuite dans une deuxième partie les démonstrations que les philosophes, les géomètres et les physiciens ont prétendu donner des principes propres aux sciences déductives. Il montre que ces déductions renferment fatalement un cercle vicieux, car elles reviennent toujours à introduire subrepticement un postulat tacite (jugement d'existence, appel à l'intuition, qui est l'équivalent du principe que l'on a en vue d'établir).

La troisième et dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'examen du réalisme qui est impliqué dans toute doctrine rationaliste et qui résulte de deux tendances inhérentes à l'esprit humain.

La première revient à hypostasier des concepts ; elle conduit dans les sciences mathématiques au réalisme géométrique et analytique, dans les sciences de la nature au réalisme des genres et des espèces.

La seconde équivaut à considérer comme adéquats au monde réel les concepts par lesquels nous le représentons ; elle conduit à un pluralisme intégral dont on ne peut s'évader qu'en tombant dans un monisme absolu.

Ces tendances obéissent à certains principes que M. Rougier appelle principes générateurs du réalisme et dont il fait une classification et une étude très suggestives. Signalons à titre d'exemple le principe de l'éminence de la cause, d'après lequel le moins dérive du plus, l'imparfait du parfait et non l'inverse. Ce principe utilisé par Platon et les Pères de l'Eglise caractérise la pensée antique et l'oppose à la pensée moderne dans la mesure où cette dernière affirme l'évolution.

En résumé il n'existe pas de vérités inconditionnellement nécessaires. Les propositions que le rationalisme décore de ce nom se révèlent suivant les cas comme étant des vérités purement formelles, des vérités hypothétiquement nécessaires, des généralisations empiriques, des hypothèses heuristiques ou même de simples conventions.

Réciproquement il n'existe pas en chacun de nous une raison, constituée une fois pour toutes, dans laquelle se trouvent déposées sous forme de principes architectoniques et de notions innées les vérités premières de toute connaissance. « Les principes de la logique ne s'imposent pas d'une façon absolue. » L'histoire montre que divers types de mentalité s'en affranchissent aisément et conduisent à des types d'explication irréductibles : mythes, dogmes religieux, théories scientifiques.

L'ontologie rationaliste se trouvant ainsi définitivement condamnée par la science positive, il en est de même des dogmes qui reposent sur elle : égalité naturelle, droits innés, souveraineté nationale s'exprimant par le suffrage universel. « Les incommensurables bienfaits dont nous sommes redevables à ces généreuses fictions ne doivent pas nous empêcher de reconnaître qu'elles reposent sur de colossales erreurs de psychologie et d'histoire. »

De même « pour qui s'est dépris de l'illusion anthropomorphique et de l'illusion réaliste, les problèmes métaphysiques apparaissent comme des pseudo-problèmes » et l'agnosticisme lui-même, dernière forme du sentiment religieux, est probablement un non-sens. Mais « si nous voulons bien consentir à ce que le monde soit une cruelle énigme, nous nous révolterions à la pensée qu'il n'y ait point d'énigme et que les choses soient simplement en leur transcendante amoralité. L'*ignorabimus* reste donc la formule de notre ultime consolation et de notre invincible espoir ».

L'étude dont nous regrettons de donner une si brève analyse est des plus remarquables. Rarement l'attaque du rationalisme a été menée d'une façon aussi vigoureuse et impressionnante tout à la fois. Cependant, si nous approuvons entièrement la méthode historico-critique suivie par M. Rougier, nous ne pouvons admettre toutes ses conclusions.

Nous l'avons déjà remarqué en parlant de *La philosophie géométrique d'Henri Poincaré*. Les principes de la logique formelle ne peuvent être envisagés comme de simples conventions, car sans être toujours expli-

cités ils n'en ont pas moins présidé constamment à l'évolution de la réflexion humaine, même durant la période prélogique. Dès que la pensée explique, elle juge, et par là elle se soumet d'une façon consciente ou inconsciente à la juridiction des principes de la logique formelle. Une explication animiste de l'univers n'échappe pas à cette nécessité ; pour rester fidèle avec elle-même elle tendra à écarter toute interprétation non animiste. Il y a donc dans la raison un principe régulateur qui se retrouve partout, quel que soit le type d'explication adopté.

De même si les considérations désenchantées de M. Rougier sur la métaphysique se justifient du point de vue où il s'est placé, elles nous semblent trop absolues. Sans doute les constructions métaphysiques ainsi qu'à un moindre degré les théories scientifiques, sont nécessairement imparfaites et reposent en partie sur des paralogismes qu'il faut savoir gré à M. Rougier de dénoncer impitoyablement. Mais est-ce à dire que l'effort de la pensée métaphysique soit condamné par là-même ? Nous ne le croyons pas, puisque cet effort persiste au travers de toutes les défaites. C'est dire qu'il y a là autre chose qu'une illusion perpétuellement déçue. L'impossibilité où nous sommes de penser que l'univers subsiste simplement dans sa transcendante amoralité justifie les tentatives de l'esprit en face du problème que cet univers pose. Que les constructions métaphysiques gardent toujours un caractère provisoire et passager, cela est certain ; mais de ces constructions se dégagent peu à peu des pensées directrices dont les unes se montreront plus vraies que d'autres au contact de l'expérience.

Les réflexions qui précèdent ne donnent qu'une idée bien imparfaite de tout ce qu'il y a de vigueur personnelle et de rigueur démonstrative dans les ouvrages de M. Rougier. Ces pages au texte serré ne renferment aucun verbiage inutile, aucune phraséologie creuse, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus en admirer, de l'érudition philosophique et scientifique ou de la sévérité des raisonnements.

C'est également une étude très serrée et fortement pensée que M. Jean de la Harpe nous donne sous le titre de *La religion comme conservation de la valeur dans ses rapports avec la philosophie générale de Harald Höffding* (Lausanne, 1920) avec une préface par M. A. Lalande, professeur à la Sorbonne.

Dans cette préface M. Lalande en parlant de M. de la Harpe tient à rendre hommage « à l'élévation et à l'acuité de sa pensée, à la solidité de son travail et surtout à l'esprit philosophique si droit et si sincère dont on le sent partout animé ».

C'est en effet d'une manière pénétrante, passionnée et objective tout à la fois, que M. de la Harpe expose et discute la philosophie de M. Höffding. Il commence, chose qui n'était pas aisée, par la résumer dans ses

traits essentiels, puis il cherche à démêler les influences subies par Höffding et à noter les moments qui sont décisifs dans l'évolution de sa pensée. Enfin dans une étude critique M. de la Harpe montre que, pour s'être inspiré à la fois de Kant et de Spinoza, Höffding n'a pu surmonter le dualisme inhérent au criticisme kantien et aboutir, comme il l'espérait, à une conception moniste de l'univers.

Peut-être M. de la Harpe a-t-il, par une systématisation trop rigoureuse, sinon trahi, du moins appauvri la pensée si riche et parfois touffue de Höffding. Peut-être aussi aurait-il pu dans ses conclusions résumer les vues personnelles qu'il avait émises ici et là au cours de son travail et les opposer dans leur ensemble à celles de M. Höffding.

Mais ces quelques réserves n'enlèvent rien à la solidité de sa critique. Celle-ci reste une contribution excellente et en grande partie originale au problème tant discuté de la valeur.

En traitant ce problème d'une façon systématique, M. de la Harpe fait clairement voir de quelle manière Höffding est parvenu à isoler la valeur et à la traiter comme un fait spirituel ayant ses caractères propres, indépendamment de toute théorie métaphysique et théologique particulière. Comme tel, ce fait est soumis au déterminisme de la finalité, de même que les phénomènes physiques sont soumis au déterminisme de la causalité ; par là il devient objet d'observation et d'explication rationnelle.

Suivant la remarque ingénieuse de M. de la Harpe, la conservation de la valeur joue alors dans la vie spirituelle le même rôle que la conservation de l'énergie dans le monde physique. Seulement, et M. de la Harpe insiste sur ce point, une différence subsiste irréductible, qui met en échec toute interprétation moniste de l'univers. Les équivalents énergétiques sont de l'ordre quantitatif et restent mesurables ; les équivalents de valeur, de nature foncièrement qualitative, peuvent être « estimés » mais non mesurés.

Nous sommes embarrassés de parler comme il le mérite du gros volume que M. Frank Grandjean vient de publier sur *La Raison et la Vue* (Alcan, Paris 1920) ; car il faudrait lui consacrer une étude dépassant de beaucoup les limites d'un simple compte rendu.

Le problème soulevé est en effet formidable et la manière dont il est traité, malgré tout l'intérêt qu'elle présente, nous paraît constamment prêter le flanc à la critique.

A en juger d'après la préface et l'introduction de son livre, M. Grandjean paraît vouloir opposer sa « nouvelle théorie de la connaissance rationnelle » à celle de Kant. Mais en réalité ce n'est pas l'étude du rationalisme kantien qui lui fournit le plan de son travail.

Il eut alors semblé naturel, pour démêler la complexité du problème, d'avoir recours à une méthode historique et critique, comme M. Rou-

gier en donne l'exemple dans les ouvrages que nous avons analysés plus haut. M. Grandjean s'est abstenu de le faire. Il en résulte que ses sources d'information restent limitées et arbitraires. Pour ne signaler que les lacunes les plus frappantes, toute l'œuvre du néo-criticisme est passée sous silence. Aucune mention n'est faite des vues, pourtant si pénétrantes, de Cournot sur la raison. M. Grandjean ne parle pas non plus de l'ouvrage de Höffding (*La Pensée humaine*, Alcan, 1911) qui traite cependant et d'une façon combien magistrale le même problème que lui. Certes, et je suis le premier à le reconnaître, il eût été impossible de mentionner toutes les théories qui ont été émises au cours des siècles sur un sujet tel que celui de la raison ; mais si l'étude des penseurs que nous venons de rappeler n'était pas jugée indispensable, il fallait au moins indiquer pourquoi et ne pas déclarer sans autres que la théorie de la connaissance rationnelle était abandonnée depuis quelque cinquante ans en faveur de la connaissance intuitive. (Préface.)

Une étude historico-critique eût été d'autant plus nécessaire que la thèse soutenue par M. Grandjean est plus hardie. « Nous avons, nous dit celui-ci, cherché quelle cause avait pu former le caractère, les mœurs, les procédés d'une faculté si étrange, si originale, si peu faite pour la connaissance objective du réel. Et nous avons trouvé que ce ne pouvait être que l'étroite société où la raison avait vécu avec le sens de la vue. Nous avons cru remarquer, en effet, que le fonctionnement, les règles et les conceptions de la raison pouvaient s'expliquer par une influence prépondérante des sensations visuelles et du mécanisme de la vue sur l'esprit occupé du monde extérieur » (p. 7).

Il nous paraît bien étrange, pour ne rien dire de plus, de considérer la raison comme une sorte de mécanisme fabriqué par l'expérience sensible et de la faire dériver comme telle de la vue ; les conséquences que M. Grandjean tire de cette opinion nous semblent erronées, entre autres en ce qui concerne la géométrie et la nature du raisonnement mathématique. La raison est avant tout et essentiellement la faculté de juger, comme Kant l'avait si bien compris. Dans quelle mesure les catégories qui en dirigent l'activité dérivent-elles de l'expérience sensible ? Il est difficile de le dire. En tout cas, dans cette formation, le sens de la vue ne joue pas un rôle privilégié. Le sens du toucher nous paraîtrait plus fondamental encore, car c'est de lui et de lui surtout que pourraient naître la catégorie si importante de la substance et la notion, capitale en mathématiques, d'invariant.

Les réserves que nous venons de faire sont graves ; elles demanderaient, pour être justifiées, une longue discussion que nous ne pouvons entreprendre ici. Elles ne nous empêchent pas du reste de reconnaître les réels mérites du livre de M. Grandjean. Ecrit avec vigueur, ce livre est animé d'un souffle poétique et presque dramatique qui tient cons-

tamment en éveil l'intérêt du lecteur ; ses conclusions ingénieuses, pour être souvent fantaisistes, n'en restent pas moins très suggestives, car elles posent du problème de la raison un aspect qui a été peut-être trop négligé jusqu'à maintenant.

Mentionnons encore dans le domaine métaphysique la brochure de M. Ph. Bridel sur *La liberté humaine en face de la science moderne* (Lausanne, 1920).

Avec la hauteur de vues et la clarté lumineuse qui le caractérisent, M. Bridel relève les éléments essentiels de la question et la solution qui selon lui s'impose ; nous ne pouvons que regretter les dimensions trop restreintes de son étude dont voici la substance : la thèse kantienne doit être revisée en ce sens que d'une part le déterminisme scientifique rencontre et rencontrera en fait toujours une limite et que de l'autre, si la liberté, indivise dans sa nature, échappe à toute observation sensible, elle s'insère cependant constamment dans la série de nos actes. Il en résulte « qu'incapables de prédire sûrement un acte futur, le psychologue comme l'historien découvriront toujours *après coup* un déterminisme suffisant pour expliquer ce qui s'est produit ».

Histoire de la philosophie.

La pensée de Schopenhauer (Payot, Paris) tel est le titre du volume dans lequel M. Pierre Godet a réuni et traduit les fragments les plus caractéristiques de l'œuvre de Schopenhauer. La traduction, aussi fidèle qu'élégante, est toujours accompagnée du texte original. Les fragments, choisis avec soin, ne sont pas groupés au hasard ; ils s'enchaînent de manière à initier méthodiquement le lecteur à la pensée de Schopenhauer.

Une introduction que l'on voudrait plus longue fixe le sens de certains termes (*Wille*, par exemple, doit être exprimé en français par vouloir et non par volonté) ; cette introduction esquisse aussi, à grands traits et d'une manière incisive l'attitude philosophique et religieuse de Schopenhauer. Pour ce dernier « la religion n'est point science, elle n'est point histoire, elle n'est point morale ; elle est mythe. Mythe, ce qui ne veut pas dire conte de fées, mais représentation, dans un langage emprunté aux formes du monde sensible, d'une expérience ou d'une intuition qui ne serait point autrement exprimable ni communicable ».

Une courte biographie, une bibliographie sommaire, mais intelligemment choisie, complètent l'ouvrage que M. Godet a eu l'heureuse idée de publier et contribuent à en faire un guide sérieux pour quiconque veut pénétrer et comprendre la pensée de Schopenhauer.

L'étude du cartésianisme est plus vivante que jamais. Après les ouvrages de Hamelin (*Le système de Descartes*), de Gilson (*La liberté*

chez Descartes et la théologie), voici que paraissent *Les antécédents historiques du «je pense, donc je suis»*. (Alcan, Paris, 1920). L'auteur, M. Léon BLANCHET, succomba à une brutale maladie, peu après avoir revu les dernières pages de son manuscrit.

Quelle fut au juste la pensée de saint Augustin, en formulant le *cogito*? Comment cette pensée s'est-elle transmise au travers des siècles? Sous quelle forme a-t-elle pu parvenir à Descartes, en passant par Campanella et en quoi le *cogito* cartésien est-il original? Tous ces problèmes, M. Blanchet les étudie avec une profondeur, une compréhension et une érudition historiques vraiment remarquables. La conclusion qu'il tire de cette étude intéresse autant les théologiens que les philosophes : c'est dans la mesure où Descartes subit l'influence augustinienne qu'il reste réaliste et c'est dans la mesure où il s'en écarte qu'il annonce l'idéalisme moderne.

Comme se rattachant à la pensée philosophique et religieuse du XVIIe siècle, il faut également signaler le livre du professeur Karl BORNHAUSEN : *Pascal* (Reinhardt, Bâle, 1920). M. Bornhausen, s'inspirant des travaux modernes que Pascal a suscités, cherche à décrire la vie et l'œuvre de ce dernier. Il les fait revivre avec beaucoup de chaleur, de sympathie et d'intelligence sans rien omettre de l'activité scientifique et religieuse de Pascal.

Le fondement de la morale d'après Kant et César Malan, par Robert VIOLLIER (Société générale d'imprimerie, Genève, 1920). Voici quelle est l'idée essentielle de cette thèse de baccalauréat. Dès 1759 Kant avait obtenu par une investigation purement psychologique les éléments de sa doctrine morale ; au lieu de pousser ses recherches dans cette direction, il s'est engagé par la Critique de la Raison pure dans une méthode dialectique qui ne pouvait aboutir qu'à une impasse. César Malan a eu le grand mérite de reprendre la méthode psychologique que Kant avait imprudemment abandonnée et de poser ainsi les bases de la vraie morale. Celle-ci ne peut et ne doit plus être une doctrine ; elle ne peut être qu'une méthode.

On voit tout l'intérêt que présente le livre de M. Viollier. Sa conclusion toutefois nous semble peu claire. Que la morale comporte une méthode d'investigation qui lui soit propre, nous n'avons garde de le contester ; mais une méthode ne peut, à elle seule, constituer toute la morale; en tant qu'elle prétend orienter l'action, la morale se présentera toujours comme une doctrine ; cette doctrine sans doute sera plus ou moins cohérente suivant qu'elle se borne à énoncer isolément ou d'une façon systématique l'ensemble des principes qui doivent diriger la vie humaine.

Le besoin d'une collection des « Classiques de la philosophie » se faisait vivement sentir dans le public de langue française et il faut savoir gré à la maison A. Colin de l'avoir entreprise.

Deux volumes viennent déjà de paraître :

Berkeley : *Les principes de la connaissance humaine*, traduction de Ch. Renouvier.

Maine de Biran : *Mémoire sur les perceptions obscures*, suivi de la discussion avec Royer-Collard sur l'existence d'un état purement affectif et de trois notes inédites.

Signalons également dans la collection : « La culture française » l'opuscule de M. A. P. La Fontaine intitulé : *La philosophie de E. Boutroux*. L'auteur, tout en rendant hommage à l'effort accompli par M. Boutroux, n'en accepte pas sans réserves les résultats. Il lui semble téméraire de proclamer en ce qui concerne la connaissance du réel, une impuissance de la science qui peut-être n'est que provisoire.

Arnold Reymond.

THÉODORE FLOURNOY

In memoriam.

Le lundi 8 novembre avaient lieu à Genève les obsèques du professeur Théodore Flournoy ; la cérémonie, conformément au vœu qu'il avait exprimé, fut aussi simple que possible ; présidée par le pasteur Henry Berguer, elle fit sur tous les assistants une profonde impression.

Les journaux, unanimes, ont rappelé la perte immense à tous égards que la mort de M. Flournoy cause à la science et à la vie spirituelle de notre pays (1). Rarement pareils témoignages d'admiration, de respect et de reconnaissance furent plus justifiés. Notre *Revue* s'y associe avec émotion et, si elle ne rend pas aujourd'hui à M. Flournoy l'hommage étendu qu'il mérite, c'est qu'elle se propose de retracer ultérieurement l'activité aussi variée que féconde de ce penseur, chez

(1) Articles de Paul Seippel, d'Ed. Claparède et de Robert Bouvier dans le *Journal de Genève* (7, 10 et 22 novembre), de J.-E. David dans la *Gazette de Lausanne* (7 novembre), de O. Pfister dans la *Neue Schweizer Zeitung* (18 novembre), de H. Berguer dans la *Semaine religieuse* (20 novembre), de Pierre Bovet et d'Albert Picot dans la *Semaine littéraire* (13 novembre et 11 décembre), de Frank Grandjean dans la *Revue romande* (10 décembre), de Hermann Ecuyer dans les *Cahiers de Jeunesse* (décembre).